Document généré le 18 avr. 2024 23:18

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le soldat

Julie Hivon

Numéro 77, été 1998

Le père

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13710ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hivon, J. (1998). Le soldat. *Moebius*, (77), 83–85.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Julie Hivon

Le soldat

À mon père et à mon grand-père...

Il avait dû marcher à travers des pays entiers, au pas, en cadence, suivant le rythme des tambours, des cris de la foule et du sang qui battait dans ses tempes. Il avait dû planter ses bottes pleines de boue sur tant de pavés, de champs jonchés de cadavres, de parquets dont le lustre fané était maculé de sang, le sang du frère et de l'ennemi, le sang du frère-ennemi parce qu'à un moment donné, on ne sait plus trop...

Il avait parcouru des distances incroyables, par mer et par terre; voyages inquiétants, terrifiants, où les odeurs de la peur et du sang avaient été ses seuls compagnons. Il avait porté sur son dos les corps déchiquetés, emballés dans des uniformes, sans nom, sans vie, sans passé.

Jamais il n'avait rebroussé chemin. Toujours il avait été impeccable, les boutons cirés, la cravate droite et le cœur à gauche. Jamais il n'avait douté un seul instant, jamais il n'avait failli à ses devoirs. Il portait fièrement sur sa poitrine cinq médailles bien méritées qui lui donnaient envie de redresser un peu plus les épaules et de bomber sa large poitrine.

Il avait vu un orphelinat s'effondrer sous les bombes, le soir de Noël. Il avait vu l'homme de devant tomber sur lui avec ses yeux grands ouverts qui contemplaient la mort. Il avait vu des visages terrifiés, des femmes pétrifiées suppliant qu'on leur laisse leurs enfants, des hommes maigres et vêtus de lambeaux qui volaient le pain de pauvres diables aussi affamés qu'eux. Des horreurs, que des horreurs, à vous faire pleurer, à vous faire tomber, à vous faire prendre vos jambes à votre cou... Il était resté.

Lors de son entraînement, le sergent en chef lui avait remis, à lui et aux autres, un bout de papier bleu

sur lequel étaient inscrits quelques mots en anglais, langue qu'il parlait à peine à l'époque, la langue des officiers. Cela lui avait pris trois semaines pour déchiffrer le précieux message, mais il ne l'oublierait jamais, il le porterait en lui jusqu'à sa mort. Aux meilleures de ses heures comme aux pires, il se répétait ces mots, comme d'autres fredonnent un refrain:

«Every man has leaned upon the past.
Every liberty we enjoy has been bought at incredible cost.
There is not a privilege nor an opportunity that is not the product of other men's labor.
We drink every day from wells we have not dug; we live by liberties we have not won; we are protected by institutions we have not set up.
No man lives by himself alone. All the past is invested in him.»

Chaque jour, lorsqu'il transportait les blessés dans son ambulance et que l'odeur de sang et de putréfaction devenait insoutenable, il pensait: «*We live by liberties we have not won*» et il continuait.

Aujourd'hui, trois années avaient disparu sous ses semelles de soldat, mais il marchait encore, battant le trottoir d'un pas régulier. Il faisait beau, il faisait chaud et les enfants jouaient dans la rue. Des enfants roses et joviaux qui allaient et venaient en riant, en criant, en se chamaillant, des enfants... vivants, incroyablement vivants. Comme ils étaient magnifiques dans leurs hardes, plus riches, lui semblait-il, que des rois.

Un soir, il était rentré au campement avec deux hommes blessés par balles sur des civières. En passant la barrière, il avait été surpris de ne pas croiser la sentinelle, puis il avait entendu les échos de la fête: de la musique et des voix peu harmonieuses, mais d'une gaieté surprenante, qui hurlaient un refrain.

C'était Peter, un grand garçon au sourire délicat et aux manières un peu enfantines, qui l'avait apostrophé en disant: «*It's over... it's over for good.*» Lui, il l'avait regardé un moment sans trop comprendre.

— *We won. War is over, my friend.*

Le jeune homme était rouge d'émotion, il l'avait étreint avec force.

Il avait eu une pensée pour les deux hommes dans son ambulance qui allaient peut-être mourir aujourd'hui, alors que c'était fini, puis il avait répondu: «*Good, good*» avec son accent français qu'il n'avait pas réussi à perdre, et il avait couru chercher le médecin de garde dont les facultés étaient déjà sévèrement affaiblies. Un seul regard peut tout dire dans ces moments-là et il avait su que les deux hommes allaient mourir comme tant d'autres et que ni lui ni personne n'y pouvait rien; mais au moins, au moins ils seraient les derniers. *It's over...* «*We live by liberties we have won.*»

Qu'il faisait beau! Partout les jardinières étaient gorgées de fleurs, les gamins à demi nus s'aspergeaient avec les arrosoirs, les femmes étendaient les draps qui battaient au vent comme autant de drapeaux blancs: la paix. Les pigeons se bousculaient pour des miettes de pain, une dame âgée remontait la rue d'un pas allègre, le marchand de glaces surgit soudain au coin de la rue, faisant tinter sa clochette; que de visages souriants, que de corps sains et entiers, que de richesses et puis cette chaleur qui était si douce... le soleil brillait comme il n'avait jamais brillé avant, l'air était plein des odeurs du bonheur, ça sentait le pain et la bière, les fleurs et la pommade et les chapeaux des vieilles femmes assises sur les vérandas.

En tournant le coin de la rue, il eut un pincement au cœur, il se sentit soudain fébrile, heureux comme les gamins avec leurs glaces à la vanille. Il lui semblait que son pas n'avait jamais été aussi léger, il lui semblait qu'il flottait au-dessus du pavé comme le vent qui bruissait à travers les feuilles. Il pensait à elle.

Il imaginait ses cheveux blonds remontés sur sa nuque délicate et ses taches de rousseur qui ressortaient toujours avec la chaleur de l'été. Il pensait aux formes rondes de son corps parfumé, à ses yeux doux, à ses mains blanches, à son sourire. En pensée, il l'avait redessinée mille fois, la tête sur l'oreiller et le cœur au froid, mais maintenant, il savait que lorsqu'il la prendrait dans ses bras, lorsqu'elle l'enlacerait et qu'il soulèverait son corps léger, trois années allaient périr, disparaître, s'évanouir

pour ne plus jamais venir troubler son bonheur. Trois années seraient totalement englouties par la vague de doux plaisirs qui le submergerait lorsque ses lèvres se poseraient sur les siennes. Son cœur bondit d'impatience. Il accéléra légèrement le pas, son pas lourd de soldat.

Elle ne saurait rien des horreurs qu'il avait vues, elle ne saurait rien du poids qu'il avait porté, la seule chose qu'il rapporterait de cette guerre serait ce bout de papier bleu qu'il garderait dans un coin de son armoire, au cas où, un jour, il aurait besoin de se rappeler.

Elle qui était si belle et si bonne, jamais elle n'aurait à souffrir de ce qu'il savait dorénavant de l'homme, de sa nature profonde, de sa cruauté et de sa faiblesse. Le bonheur est fait pour être partagé; le malheur, on le garde pour soi, on oublie plus facilement quand on est le seul à savoir.

Maintenant il était tout près de la maison aux volets jaunes, une bicyclette traînait dans la cour, une robe fleurie et des langes d'enfant flottaient sur la corde à linge. À l'intérieur, on entendait la radio. Il retint son souffle un instant, tant d'images se bousculaient dans son esprit. Il flottait dans l'air une délicieuse odeur de viande grillée et de pain sucré, il entendait son rire chantant courir dans la cour et monter dans les airs, il tenta de l'apercevoir par la fenêtre, mais il ne put voir que sa fine silhouette se découpant sur le plein-jour. En tournant le bouton de la porte, il sentit les larmes lui monter aux yeux.

Il y eut un silence lorsqu'il entra dans la pièce, il lui sembla que même la radio s'était tue. Elle le regarda un moment, immobile, chaque muscle de son corps tendu vers lui. Elle se mit à pleurer lorsqu'il la souleva de terre en l'entourant de ses bras puissants. Dieu qu'elle était légère! On aurait dit un petit oiseau. Sa bouche goûtait les fruits frais et sa peau embaumait la vanille.

Combien de souffrances peuvent fondre dans une seule étreinte? Combien de mauvais jours peut-on oublier dans la grâce d'un moment parfait? Le monde autour parut soudain tel un paysage flou comme ceux qu'on voit à travers la fenêtre, les jours de pluie. Le monde avait sombré et lui, il était au ciel. Il embrassait

un ange et la vie n'avait jamais été aussi belle qu'en cette divine minute.

Et tandis qu'il embrassait sa femme, il entendit soudain une petite voix aiguë et volontaire qui émettait des cris mêlés de sanglots. Il sentit bientôt deux petites mains qui agrippaient son pantalon, le tirant, le poussant, le frappant, tentant en vain de l'éloigner de sa belle.

Alors son ange se dégagea doucement et, sans le quitter des yeux, elle se pencha et prit dans ses bras un gamin tout rouge de colère, les yeux pleins de défi et qui agitait deux petits poings serrés dans sa direction. Que de gamine jalousie il lut dans ces petits yeux-là! Elle, elle souriait toujours en caressant les cheveux du bambin. C'était un garçon légèrement potelé, aux yeux bleus et aux boucles blondes. Un garçon qui lui ressemblait et qui devait avoir près de trois ans.

J'avais près de trois ans et je contemplais cet étranger avec ses grosses bottes et ses grosses pattes qu'il avait osé poser sur maman. J'avais trois ans et je n'avais aucunement l'intention de partager ma mère avec cet homme que je ne connaissais pas. J'avais trois ans, la guerre était finie et je voyais mon père pour la première fois.